

**Cahiers du Gedisst**  
IRESCO - CNRS

*Les Cahiers du Gedisst émanent du Groupe d'études sur la division sociale et sexuelle du travail, laboratoire du CNRS. Cette publication, qui paraît trois fois l'an, entend mettre l'accent sur les débats théoriques relatifs aux rapports sociaux de sexe et de pouvoir, et contribuer à la production de nouveaux outils, concepts et analyses dans le champ des sciences sociales.*

---

**Les paradoxes de la mondialisation**

**Helena Hirata et Hélène Le Doaré** - Les paradoxes de la mondialisation

**Fatiha Talahite** - L'emploi des femmes au Maghreb. De l'ajustement structurel au post-ajustement

**Ruth Pearson** - La mondialisation et les emplois informatisés. Avantages et risques pour les femmes

**Sara Lara** - L'émergence d'une agriculture flexible et les transformations du marché du travail rural en Amérique latine

**Ruth Pearson** - La mondialisation et les emplois informatisés. Avantages et risques pour les femmes

**Jeanne Bisilliat** - Les logiques d'un refus. Les femmes rurales africaines et les politiques d'ajustement structurel

**Catherine Quiminal** - Les associations de femmes africaines en France. Nouvelles formes de solidarité et individualisation

**Jules Falquet** - Le débat du féminisme latino-américain et des Caraïbes à propos des ONGs

**Philippe Zarifian** - Vers un Peuple-Monde ?

**Jeon Sok-Hyoun** - Entre l'Église, l'usine et la famille. Histoire de vie d'une ouvrière coréenne

N : 1165-3558

N : 2-7384-6622-2



9782738466228

Les paradoxes de la mondialisation

# Les paradoxes de la mondialisation

Cahiers du Gedisst n° 21

L'Harmattan

*Cahiers du Gedisst*

*Groupe d'Études sur la Division Sociale et Sexuelle du Travail*

n° 21 - 1998

# Les paradoxes de la mondialisation

Coordonné par Helena Hirata et Hélène Le Doaré

**L'Harmattan**  
5-7, rue de l'École-Polytechnique  
75005 Paris - FRANCE

**L'Harmattan Inc**  
55, rue Saint-Jacques  
Montréal (Qc) - CANADA H2Y 1K9

**Directrice de publication**

Jacqueline Heinen

**Secrétaires de rédaction**

De la revue : Ghislaine Vergnaud

Des numéros hors série : Sylvie Brelaud-Theis

**Assistante de publication**

Louisa Betouche

**Comité de rédaction**

Madeleine Akrich, Béatrice Appay, Danielle Chabaud-Rychter,  
Pierre Cours-Salies, Dominique Fougeyrollas-Schwebel,  
Françoise Laborie, Bruno Lautier, Hélène Le Doaré,  
Christian Léomant, Pascale Molinier,  
Catherine Quiminal, Catherine Teiger, Annie Thébaud-Mony,  
Pierre Tripier, Philippe Zarifian,  
Marie-Hélène Zylberberg-Hocquard.

**Comité de parrainage**

Christian Baudelot, Alain Bihr, Pierre Bourdieu, Françoise Collin,  
Christophe Dejours, Annie Fouquet, Geneviève Fraisse,  
Maurice Godelier, Monique Haicault, Françoise Héritier,  
Jean-Claude Kaufmann, Christiane Klapisch-Zuber,  
Nicole-Claude Mathieu, Michelle Perrot, Eleni Varikas,  
Serge Volkoff.

**Correspondants à l'étranger**

Carme Alemany (Espagne), Boel Berner (Suède),  
Zaza Bouziani (Algérie), Paola Cappellin-Giuliani (Brésil),  
Cynthia Cockburn (Grande-Bretagne), Alisa Del Re (Italie),  
Virginia Ferreira (Portugal), Ute Gerhard (Allemagne),  
Jane Jenson (Canada), Sara Lara (Mexique),  
Bérengère Marques-Pereira (Belgique), Anđjelka Milic (Serbie),  
Machiko Osawa (Japon), Renata Siemienska (Pologne),  
Birte Siim (Danemark), Angelo Soares (Canada),  
Diane Tremblay (Canada),  
Louise Vandelac (Canada), Katia Vladimirova (Bulgarie).

**Abonnements et vente**

Tarifs 1998 pour 3 numéros : France 260 F - Étranger 300 F

Les demandes d'abonnement sont à adresser à L'Harmattan  
5-7 rue de l'École-Polytechnique

Vente au numéro à la librairie L'Harmattan et dans les librairies  
spécialisées

© L'Harmattan, 1998

ISBN : 2-7384-6622-2

ISSN : 1165-3558

## Sommaire

Pages

- 5 **Helena Hirata et Hélène Le Doaré** - Les paradoxes de la mondialisation
- 35 **Fatiha Talahite** - L'emploi des femmes au Maghreb. De l'ajustement structurel au post-ajustement
- 59 **Ruth Pearson** - La mondialisation et les emplois informatisés. Avantages et risques pour les femmes
- 81 **Sara Lara** - L'émergence d'une agriculture flexible et les transformations du marché du travail rural en Amérique latine
- 95 **Jeanne Bisilliat** - Les logiques d'un refus. Les femmes rurales africaines et les politiques d'ajustement structurel
- 111 **Catherine Quiminal** - Les associations de femmes africaines en France. Nouvelles formes de solidarité et individualisation
- 131 **Jules Falquet** - Le débat du féminisme latino-américain et des Caraïbes à propos des ONGs
- 149 **Philippe Zarifian** - Vers un Peuple-Monde ?
- 165 **Jeon Sok-Hyoun** - Entre l'Église, l'usine et la famille. Histoire de vie d'une ouvrière coréenne
- 175 **Comptes rendus** Dominique Fougeyrollas-Schwebel (ed) - avec la participation d'Annette Goldberg-Salinas - *Politique et recherches féministes, regards croisés : Brésil, Québec, France. Cahiers du Cedref* (Béatrice de Peyret). Christine Fauré (ed) - *Encyclopédie politique et historique des femmes* (Chantal Rogerat). Anne Cova - *Maternité et droits des femmes en France (XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle)* (Arlette Gautier). Philippe Zarifian - *Éloge de la civilité. Critique du citoyen moderne* (Jean-Claude Thénard)
- 185 **Abstracts**
- 187 **Auteurs**

- OTA (1985). *Automation of America's Offices*. Washington. Office of Technology Assessment.
- Patkin M. (1993). « Response to Hunter Fry ». In Fry (1993) p. 11-12.
- Pearson R. (1993). « Gender and new technology in the Caribbean : new work for women ? ». In Momsen J. (ed) *Women and Change in the Caribbean*. Londres. James Currey.
- Pearson R. (1995). « Gender perspectives on health and safety in information processing. Learning from international experience ». In Mitter S., Rowbotham S. (eds) *Women Encounter Technology. Changing Patterns of Employment in the Third World*. London, New York. The United Nations University INTEC.
- Schnorr T. *et al.* « Video Display terminals and the risk of spontaneous abortion » *New England Journal of Medicine*, 324 n° 11, p. 727-733.
- Semple C. (1993). « Response to Hunter Fry » (1993), p. 24-25.
- Semple C. (1991). « Tenosynovitis, repetitive strain injury, cumulative trauma disorder, and overuse syndrome, et cetera ». *The Journal of Bone and Joint Surgery (Br)* 73-B, p. 536-538.
- Sen AK (1990). « Gender and Cooperative Conflicts ». In Tinker I. (ed) *Persistent Inequalities : Women and World Development*. New York, Oxford. Oxford University Press.
- Shiga H. (1987). « Microelectronics and women in Japan ». In Ng C. (ed) *Technology and Gender*. Kuala Lumpur. Malaysian Social Science Association.
- Soares A. (1991). « The hard life of the unskilled workers in new technologies : Data entry clerks in Brazil ». In Bullinger H. J. (ed) *Human Aspects in Computing*. Amsterdam. Elsevier Science Publishers.
- Standing G. (1989). « Global feminization through flexible labor ». *World Development*, vol 17 n° 7.

## L'émergence d'une agriculture flexible et les transformations du marché du travail rural en Amérique latine

Sara Lara

### Résumé

Cet article analyse le rôle actuel de l'agriculture des pays latino-américains dans le nouvel ordre international et le processus de restructuration de la production qui se met en place surtout dans le secteur agro-exportateur où se déploient les nouvelles formes de production et de travail. L'analyse porte sur l'ensemble du continent latino-américain mais s'appuie particulièrement sur un exemple mexicain : la culture des fleurs.

Le processus de mondialisation et l'apparition d'un nouvel ordre alimentaire ont profondément modifié le monde rural latino-américain, comme ils ont transformé les traditionnelles divisions bipolaires de la planète : Nord/Sud, pays développés/sous-développés, riches/pauvres.

Les différences qui caractérisent ces pôles ne se sont pas atténuées, bien au contraire, ce sont les inégalités sociales, politiques et économiques qui se sont creusées. Le Nord n'est plus constitué par un groupe de pays riches situés dans la partie septentrionale de la planète et le Sud ne recouvre plus un ensemble de pays définis par la pauvreté. On peut parler de la transformation de ces polarités : les pauvres, en nombre plus important que jamais, se trouvent disséminés sur toute la surface du globe tandis que les coins les plus reculés voient fleurir

des « niches » consacrées à une production de luxe destinée à un nombre extrêmement réduit de consommateurs.

Cet article analyse le rôle actuel de l'agriculture des pays latino-américains dans ce nouvel ordre international et le processus de restructuration de la production qui se met en place, particulièrement dans le secteur agro-exportateur où se déploient de nouvelles formes de production et de travail. Il s'agit là d'un processus complexe et contradictoire qui ne présume aucune rupture avec les anciennes méthodes de production et avec les modalités traditionnelles de la mise au travail. En effet, l'agriculture ne peut assumer ses nouvelles fonctions sur une échelle mondiale qu'en adoptant une flexibilité productive qui combine le nouveau et l'ancien, les formes modernes et obsolètes, les technologies de pointe et les systèmes retardataires.

Dans ce nouveau panorama, les relations entre les hommes et les femmes se transforment parce que la mise en place de systèmes flexibles de production introduits par la grande entreprise agricole, dans une période marquée par la crise et le chômage, s'accompagne de la féminisation du salariat rural dans plusieurs pays du continent. Ce processus touche fortement les familles d'appartenance de ces travailleuses qui, elles-mêmes, subissent des évolutions.

Pourtant, l'incorporation de la main-d'œuvre féminine dans ce type d'agriculture n'est pas une réponse dictée par sa modernisation ni par l'introduction de grands changements techniques. Il s'agit bien au contraire d'une stratégie visant à atteindre un niveau de compétitivité supérieur sur un marché dominé par les entreprises transnationales, en s'appuyant sur des relations de genre dont la nature asymétrique reproduit une profonde inégalité sociale.

#### L'agriculture latino-américaine et la production en « masse »

Entre la période de l'après-guerre et le début des années soixante-dix, la production agro-pastorale, dans divers pays de l'Amérique latine, appuyait le processus d'industrialisation par substitution des importations, et approvisionnait en matières premières et en aliments une population urbaine en

croissance continue. Dans le cadre de ce modèle de développement, la production agricole est massive, d'abord parce qu'elle doit satisfaire les besoins de larges secteurs de la population, ensuite parce que l'industrie naissante exige, pour les transformer, des produits en grande quantité et à bas prix. Enfin et surtout, parce que cette vocation du secteur agricole suppose une production en expansion constante.

La « révolution verte », qui s'inscrit dans ce processus, a permis une augmentation notable des rendements pour le maïs, le blé et autres céréales ; comme la demande réelle en aliments bon marché est ainsi satisfaite, sans avoir recours à des importations au-delà d'un minimum, les salaires ont pu rester bas.

En dépit de l'aggravation des inégalités sociales que ce mode de croissance imposait au monde rural, le processus d'industrialisation a fait émerger une classe ouvrière urbaine caractérisée par un nouveau mode de consommation, et ce phénomène a pris de l'ampleur parce que les industries transnationales alimentaires se sont étendues à toute l'Amérique latine et à d'autres pays du Tiers-Monde.

Ces agro-industries et ces entreprises exportatrices sont les premières à avoir introduit dans le secteur agricole des systèmes de production en masse qui ont eu essentiellement recours à la main-d'œuvre féminine, une main-d'œuvre extrêmement flexible sur le plan des horaires, de la périodicité, des contrats. Avec le temps, ces femmes acquéraient une qualification ou une spécialisation qui garantissaient, et garantissent toujours aux entreprises, la qualité du produit exigée par l'exportation.

#### L'émergence d'un nouvel ordre international et d'une agriculture flexible

À la fin des années quatre-vingts, un certain nombre de phénomènes de nature mondiale débouchent sur l'accumulation d'une quantité énorme d'excédents agricoles qui conduit à la chute des prix et à la récession sur une partie importante des marchés. Pour sortir de la crise, le système agro-alimentaire mondial se restructure sur la base d'une nouvelle division internationale du travail.

Les entreprises transnationales jouent un rôle déterminant dans l'apparition de ce nouvel ordre alimentaire mondial en modifiant les fonctions traditionnelles de l'agriculture en tant que pourvoyeuse d'aliments et de matières premières. Elles donnent aujourd'hui de nouveaux objectifs à ce secteur, élargissant ainsi leur marge de manœuvre dans le monde. D'une part, ces entreprises encouragent l'adoption d'un régime alimentaire « postmoderne » composé de produits soi-disant sains, à faible teneur en matières grasses : ce sont des produits frais et naturels dont la qualité est garantie par une présentation soumise aux normes internationales (Friedland 1994). D'autre part, elles créent des modes de consommation de produits exotiques ou de « luxe » (fleurs, plantes en pots, feuillages), de produits hors saison que les pays du Nord peuvent consommer en hiver ; de produits dotés de nouvelles caractéristiques (produits précongelés, végétaux nains, salades préparées, produits emballés « à la main », etc.) ; des produits enfin qui servent à élaborer des cuisines d'autres cultures, orientales ou latino-américaines, recherchées par les couches de la population disposant de hauts ou moyens revenus.

Cette nouvelle demande internationale, fabriquée en grande partie par les entreprises transnationales, conduit les pays latino-américains à approvisionner le marché international en ce genre de produits (Lara 1997) et parallèlement à devenir des importateurs nets de grains, qui sont à la base de la consommation populaire (maïs, haricots noirs, manioc, etc.).

C'est ainsi que se modifient les pôles de la relation Nord/Sud. Le Nord, aujourd'hui, représente un ensemble de capitaux structurés par une logique globalisante tandis que le Sud rassemble une masse d'exclus du marché de la production et du travail. À peine ont-ils accès aux produits de masse et de mauvaise qualité. À l'intérieur des pays avancés il existe un « Sud », formé de ces groupes de plus en plus appauvris de chômeurs ou travailleurs sous-employés tandis que les pays dits sous-développés présentent des niches de production somptuaire qui constituent un « Nord » dont bénéficient des minorités.

Il s'agit de niches parce que leur contexte est celui des carences alimentaires et d'une pauvreté extrême généralisée ;

malgré le décalage technique et financier, le capital global implante de grandes enclaves dans les pays sous-développés qui essaient d'être compétitives sur le marché mondial dominé par les grands blocs économiques et les entreprises transnationales. Il s'agit d'une production somptuaire, avec une forte valeur ajoutée, destinée à une frange de la population mondiale - 15 à 20 % -, vivant aussi bien dans les pays riches que dans les pays pauvres, qui dispose de revenus moyens ou élevés. Leur consommation suit les caprices de la mode alors que se déstructure l'agriculture de subsistance en Amérique latine.

La culture de nectarines, de pommes, de prunes, de kiwis et de raisins de table se développe au Chili (Gómez, Echenique 1988 ; Valdés 1995). La production de fleurs coupées, de plantes et de feuillages s'implante en Colombie, au Costa Rica, en Équateur et tout récemment au Mexique (Lara, Becerril 1995 ; Bolaños, Rodriguez 1988) tandis que le Mexique, le Costa Rica ou le Guatemala accueillent des cultures maraîchères d'une grande diversité (Lara 1992).

Pourtant, les producteurs latino-américains s'affrontent en ce moment à un milieu extrêmement compétitif que l'on ne peut pénétrer qu'à travers les entreprises agro-alimentaires qui contrôlent la production mondiale et qui ont recours à des stratégies décentralisées et fortement marquées par une recherche de flexibilité.

### L'agriculture « flexible » et les relations de genre

L'introduction de systèmes flexibles de production dans l'agriculture a fait bouger les termes de la relation entre les hommes et les femmes parce qu'ils privilégient l'emploi féminin et font jouer aux femmes un rôle de premier plan dans la mise en place de nouvelles formes de travail. Mais celles-ci, loin d'offrir aux femmes une position différente ou meilleure dans les processus de production, recréent des lieux où se prennent des décisions arbitraires tandis que se reproduisent les asymétries de genre.

Une grande partie du procès de travail, ne l'oublions pas, s'appuie sur des techniques dépassées et sur le travail à la chaîne en suivant un rythme imposé par le marché. C'est

ainsi que les pays latino-américains assistent, sur leur sol, à la croissance d'une production sophistiquée alors que se maintiennent des processus de type artisanal qui utilisent des technologies obsolètes et une main-d'œuvre intensive soumise à une division sexuelle du travail rigide pouvant déboucher sur des situations d'une violence extrême.

Dans les pays du Tiers-Monde, diverses études l'ont montré, la flexibilité n'est pas un nouveau paradigme technologique qui remplace d'anciennes formes de production devenues anachroniques. Bien au contraire :

*La flexibilisation des processus de production s'inscrit dans un ensemble complexe et contradictoire où coexistent des méthodes tayloriennes et fordistes ainsi que des systèmes de contrôle paternaliste de la force de travail aux mains de pouvoirs locaux (Hirata 1988).*

Edna Castro (1995) fait remarquer que :

*Les usines de traitement de la noix du Brésil ont une existence qui remonte au début du siècle, comme l'attestent les anciens registres, et pourtant, on a peu investi pour les moderniser.*

Dans ces usines, 90 % de la main-d'œuvre est féminine. Le travail des femmes consiste à casser délicatement les enveloppes du fruit en utilisant des instruments très simples comme des casse-noix. Il s'agit de tâches manuelles qui se font à la cadence des tapis mécaniques transportant les noix vers les machines trieuses qui les sélectionnent. Ces opérations s'effectuent dans un lieu fermé, soumis aux hautes températures produites par la chaleur des fourneaux.

Les mains brûlées des ouvrières montrent la violence des conditions de production car, pour ne pas perdre de temps, elles doivent manipuler les noix encore chaudes et la pesée en devient l'expression symbolique : ne doivent-elles pas exercer sur elles-mêmes des contraintes fortes pour réaliser leur travail si elles veulent atteindre les objectifs de production fixés par l'entreprise ?

On trouve des situations semblables dans l'emballage des mangues et des avocats de l'état de Michoacán au Mexique, (Suárez 1995), dans celui des tomates et des produits maraîchers cultivés dans le Sinaloa, dans l'emballage des pommes, des kiwis et des nectarines au Chili et dans celui des

fleurs en Colombie, au Mexique, en Équateur et au Costa Rica.

Même si on pratique aujourd'hui de nouvelles formes de travail et de rémunération, le paiement « aux pièces » ou le paiement « à la tâche » préétabli, restent prédominants, spécialement dans les usines d'emballage. Ainsi, des « équipes de travail » ont été constituées dans les serres où se cultivent les fleurs et chaque travailleuse se voit attribuer en fonction de ses capacités une aire de production qui sert de base à sa rémunération ; par contre dans la section d'emballage le travail se paie toujours à la tâche.

### *Qualification et formation*

Dans les serres, le travail que font les femmes exige une véritable qualification. En effet, elles doivent connaître la structure biologique de la plante pour éviter les risques de traitements inadéquats et pour être en mesure d'en contrôler la croissance en fonction des périodes où la demande est plus grande. C'est ainsi qu'elles apprennent à pratiquer des entailles précises, celles qui accélèrent ou retardent la floraison et celles qui vont permettre aux tiges de présenter les dimensions imposées par les normes internationales, en ce qui concerne leur taille, leur grosseur et la rectitude de la ligne. Elles apprennent également à détecter les maladies et les fléaux qui pourraient endommager la production. Leur responsabilité ne porte pas seulement sur la productivité de leur travail, exprimée en termes quantitatifs, mais aussi sur la qualité des produits de la serre où elles sont affectées. Ces femmes qui travaillent dans la culture des fleurs apprennent l'ensemble des tâches liées au processus de production, depuis la plantation des boutures et des bulbes jusqu'à la coupe des fleurs et l'emballage des produits<sup>1</sup>. Cependant, cet état de fait ne se décrit pas en termes d'activités multiples mais bien de polyvalence. Car chacune d'elles exige des connaissances qui demandent un long apprentissage (trois mois en moyenne pour savoir les réaliser et un an pour acquérir la rapidité et l'efficacité requises par l'entreprise). Un niveau d'études relativement élevé est nécessaire à ce type d'apprentissage.

<sup>1</sup> 40 % des 140 travailleuses de l'échantillon d'une enquête que j'ai effectuée se disent capables de réaliser toutes ces tâches.

Ce système, qui exige des travailleuses une plus grande qualification et un engagement plus fort dans le processus de production, présente pourtant un niveau technique très simple : les instruments de travail utilisés sont des gants et des ciseaux. Ici, la violence se traduit par les égratignures qui constamment blessent les bras et les mains des travailleuses insuffisamment protégées.

Les employeurs déclarent préférer embaucher des femmes jeunes qui sont plus dynamiques et acceptent plus facilement les changements organisationnels. D'après eux, elles ont aussi plus de résistance pour maintenir les rythmes de travail de la pleine saison, lorsqu'il faut intensifier le travail ou la production.

Quelques études récentes montrent que le niveau scolaire de ces femmes est élevé par rapport au niveau moyen des régions où sont implantées ces entreprises. Dans l'état de Michoacán, au Mexique, par exemple, 22 % des travailleuses qui emballent les mangues ont étudié 12 ans en moyenne, c'est-à-dire qu'elles ont terminé le cycle secondaire (Suárez 1995). Dans l'état de Mexico, 40 % des femmes interviewées qui travaillent dans la culture des fleurs ont terminé l'école primaire et 30 % ont suivi jusqu'au bout les études secondaires et parfois un cycle technique, alors que plus de 50 % de la population de cette région administrative, le municipale, n'ont même pas achevé l'école primaire (CONAPO 1990). Ces données sont claires : on sélectionne à l'embauche un personnel relativement scolarisé et donc plus adapté aux exigences de la production.

Maria Moraes (1995) prend, pour illustrer ce processus, l'exemple de la canne à sucre et « des filles *do descarte* »<sup>2</sup> : ce sont de très jeunes filles qui doivent détecter les maladies de la canne au Brésil. On les embauche parce que leur niveau d'études leur permet de remplacer des ingénieurs et des techniciens dans les laboratoires pour la détection des maladies et d'appliquer aux plantes les doses requises de pesticides. D'après les employeurs, les femmes y montrent une plus grande aptitude que les hommes, surtout les femmes jeunes qui trouvent leur premier travail dans le secteur agro-export-

<sup>2</sup> On appelle « descarte » la canne que l'on doit jeter parce qu'elle est atteinte d'une maladie.

tateur. Blanca Suárez (1995) a interviewé 35 femmes travaillant dans les usines d'emballage des avocats : 25 avaient entre 16 et 25 ans. Et 44,4 % des femmes qui conditionnent les mangues ont moins de 19 ans : la plupart n'avaient pas 16 ans au moment de leur entrée dans le salariat. Becerril (1995) a découvert que, dans la floriculture de l'état de Mexico, les femmes commencent à travailler dans la production de fleurs pour l'exportation à un âge encore plus précoce. Elle constate que 65 % des travailleuses de son échantillon (40) ont entre 13 et 22 ans ; 20 % de l'ensemble des salariées ont commencé à travailler à 13 ans et 70 % entre 13 et 17 ans.

Le salaire perçu dans le secteur agro-exportateur est bien plus élevé que le salaire minimum, particulièrement dans l'emballage. Diverses études le confirment. Mais il faut savoir que cette rémunération n'est obtenue qu'après de longues journées de travail et au prix de fortes contraintes. D'après Venegas :

*Les salaires payés dans les exploitations fructicoles, au cours de l'été 1988/1989, oscillaient entre un minimum de 21 228 pesos pour les travailleurs permanents sur l'exploitation, et un maximum de 29 951 pesos dans les usines d'emballage. Pour donner une idée de l'importance relative de ces sommes d'argent, mentionnons [que] le salaire minimum à cette période était de 12 000 pesos environ.*

En réalité, ces ouvrières saisonnières cherchent à tirer avantage des périodes où la demande est la plus forte pour travailler un maximum d'heures et de jours car les époques creuses sont longues. Selon l'étude de Venegas (1995) le chômage des hommes représente une durée de deux mois environ tandis que le temps de travail de 35 % des femmes se situe entre 4 et 8 mois. Il dépassait les 8 mois pour 9 % seulement, celles qui travaillaient sans contrat.

Même si les entrepreneurs, ajoute cette même auteure, considèrent que ce retrait périodique relève d'une décision personnelle des femmes qui veulent s'occuper de leur foyer, il est certain que ce comportement n'est pas « volontaire » mais imposé. Ainsi 40 % des familles qui travaillent dans l'arboriculture fruitière « n'arrivent pas à franchir les barrières de la pauvreté ». Le caractère saisonnier de ce travail oblige



les femmes à chercher d'autres sources de revenus particulièrement comme employées domestiques, c'est le cas notamment de 58 % de ces travailleuses temporaires. Dans la Vallée de Tecomán, au Mexique, une partie des ouvrières de l'agro-industrie du citron, qui produit la pectine et autres dérivés pour l'exportation, combinent les périodes creuses avec une activité de prostitution dans les quartiers pauvres de la ville (Azevedo 1993).

Cette préférence pour les femmes jeunes n'a rien à voir avec les qualités « innées » soi-disant féminines qu'exigerait le maniement des fleurs et des légumes. Elle constitue en fait une stratégie qui transforme la main-d'œuvre féminine en un « *avantage comparatif* ». Premièrement, à cause de la mise en œuvre d'une qualification non reconnue, acquise sur le tas certes (Lara 1993), mais à partir de qualifications « *occultées* » élaborées au préalable dans le travail domestique (Kergoat 1984). Deuxièmement, parce que le monde rural offrant aux femmes peu de possibilités d'emploi, elles constituent une main-d'œuvre très flexible, disposée à accepter des contrats à court terme, des horaires discontinus et des rémunérations à la tâche. Troisièmement, parce qu'elles sont rendues responsables de la qualité des produits et de leur commercialisation au moment opportun, ce qui suppose l'intensification de leur productivité et une usure physique.

### *Stratégies des femmes et rapports familiaux*

Les femmes opposent à cette situation des stratégies multiples. Certes, dans la plupart des cas, les femmes n'appartiennent à aucun syndicat et leur combativité dans le monde ouvrier est faible<sup>3</sup>; elle n'est pas davantage notable dans les luttes agraires, sauf au Brésil où des salariées agricoles se sont trouvées à la tête de luttes pour la terre (Botta Ferrante 1995). Toutefois, ceci ne veut pas dire que ces

<sup>3</sup> Les modalités de la participation syndicale n'offrent pas d'alternatives pour les femmes car elles s'appuient sur un modèle masculin : la force de travail n'est constituée que d'hommes adultes dont les problèmes de travail se limitent à la sphère de l'entreprise. Or il s'agit dans les faits d'une population composée de femmes et d'hommes, d'âges variés y compris des enfants, d'Indiens et de non-Indiens, et c'est le cas dans divers pays de l'Amérique latine.

femmes soient passives en supportant le poids des changements structurels qui les concerne particulièrement.

Les stratégies féminines impliquent souvent l'appropriation de l'espace de travail en le « *féminisant* » dans un sens symbolique, c'est-à-dire en réinterprétant le lieu qu'elles occupent dans le processus de production ou en lui attribuant une signification autre. D'une certaine façon, elles opposent aux temps et aux rythmes des entreprises, leurs propres temps définis à partir d'un lieu social qui les constitue non seulement comme travailleuses mais aussi comme responsables d'un foyer (Becerril 1995). Parfois, dit Ximena Valdés, elles érotisent les relations qui engendrent des tensions ou des conflits entre elles et les superviseurs, les ingénieurs ou les employeurs. Il leur arrive aussi de prolonger cette emprise sur l'espace par la féminisation des rues, des moyens de transport et d'autres lieux publics, où en tant que salariées elles acquièrent une présence et une valorisation sociale : l'accès à l'argent, au prestige et à une certaine autonomie crée des conditions qui tendent à modifier les rapports entre les sexes. Si « *les femmes sont subordonnées aux hommes à cause de la division sexuelle du travail en vigueur, le collectif de femmes contrôle et régule le pouvoir des hommes.* » (Valdés 1995).

Ainsi l'intégration des femmes jeunes dans l'agriculture nouvelle a entraîné des changements dans leur famille d'origine et les a transformées elles-mêmes, essentiellement parce qu'elles apportent un revenu. Celles qui travaillent dans les entreprises agro-exportatrices sont souvent le soutien de leurs familles et certaines se trouvent à leur tête. Aucune des embaucheuses de mangues interviewées par Suárez (1995) ne travaillait pour couvrir ses besoins personnels. Elles ont vingt ans en moyenne et sont célibataires pour 88,8 % d'entre elles et pourtant leurs dépenses concernent plus leur famille qu'elles-mêmes. Plus de la moitié des femmes mariées vivent seules et 50 % des femmes seules ont des enfants. Parmi les ouvrières travaillant dans les entreprises de fleurs que Becerril (1995) a interviewées, 70 % sont célibataires dont 57 % vivent en famille tandis que 12,5 % sont mères célibataires.

Dans les 12 entreprises de l'état de Mexico que j'ai étudiées, la majorité des travailleuses appartient à des familles rela-

tivement nombreuses<sup>4</sup> et pourtant, dans 33 % des cas, elles sont leur unique soutien et dans 30 % elles partagent cette charge avec un autre membre de la famille, le père en général ou un frère ou une sœur. Autrement dit, le revenu de 63 % de ces femmes représente un élément fondamental de la survie familiale.

Leur rapport au travail domestique a aussi beaucoup changé. Parmi les travailleuses des entreprises de fleurs concernées par ma recherche, 60 % d'entre elles ont dit n'avoir aucune participation directe à la réalisation de ces tâches. Évidemment, c'est une autre femme de la maison qui en a la charge, la mère, les filles ou les sœurs qui restent à la maison.

*Les filles constituent une aide très importante pour la mère de famille, non seulement parce que, pour toutes ces tâches, elles forment le sous-groupe le plus nombreux, mais aussi à cause de la qualité de leur apport [qui] est plus continu que celui des fils ou des maris. (Venegas 1995, p. 137).*

Ainsi donc l'intégration des femmes à la nouvelle agriculture « flexible » dans les pays latino-américains a modifié leur rôle dans la famille, car elles sont devenues des pourvoyeuses de revenus, et ont transformé leur rapport au travail domestique. Mais cette grande flexibilité du travail féminin dans les entreprises, il est important de le dire, n'est possible que parce que d'autres femmes font le travail de la maison assurant une large disponibilité aux salariées. Le paradigme de la flexibilité du travail repose sur une grande rigidité sociale dans l'organisation familiale. Flexibilité et rigidité concernent surtout les femmes.

Dans la nouvelle agriculture flexible, c'est l'emploi temporaire qui prédomine avec des horaires discontinus pouvant se prolonger jusqu'à des journées de seize heures en période de forte demande, avec une absence de contrat, sauf exceptions, et pour un temps limité. Les travailleuses doivent maintenant passer d'un poste à un autre et bien connaître toutes les tâches que chacun suppose. Le paiement est toujours à la tâche, mais on commence à introduire une rémunération liée à la productivité qui intègre le critère de qualité et le degré d'implication. Les prestations sociales sont inexistantes sous

<sup>4</sup> Dans 51,4 % des cas, les familles ont de 5 à 10 membres, 8,2 % sont constituées de 11 à 15 personnes et 39,6 % sont formées de 1 à 4 membres.

prétexte qu'elles constituent des rigidités qui gênent le fonctionnement de l'entreprise.

Cette forme de travail est une importante source d'emplois pour les femmes en un moment de crise et de chômage généralisé. Les bases traditionnelles du rapport homme/femme se sont modifiées parce que ces femmes ont changé le rôle qu'elles assumaient dans le foyer et même dans la société. Pourtant on ne peut pas dire que l'incorporation des femmes à cette production flexible ait réussi à transformer les asymétries qui caractérisent les rapports de genre dans les sociétés rurales d'Amérique latine. Le nouvel ordre international, qui est son contexte, a fait bouger la relation Nord/Sud, mais cette nouvelle agriculture suppose l'expansion de la pauvreté dans les pays latino-américains et une précarisation de l'emploi qui touche surtout les femmes.

## Bibliographie

- Azevedo R. (1993). « La división sexual del trabajo en la agroindustria del limón en Colima, México ». Communication au XIII<sup>e</sup> Congrès International de Sciences Anthropologiques et Ethnologiques, 29 juillet-5 août, México.
- Becerril O. (1995). « ¿Cómo las trabajadoras agrícolas de la flor en México hacen femenino el proceso de trabajo en el que participan ? ». In Lara Sara M. (ed).
- Bolaños B, Rodríguez H. (1988). « La incorporación de la mujer en el proceso productivo de las flores en Costa Rica ». *Ciencias Sociales*, n° 39.
- Botta Ferrante V. L. (1995). « Las trabajadoras bojas-frías en la lucha por la tierra en Brasil ». In Lara Sara M. (ed).
- Castro E. (1995). « Del castañal a la fábrica : división sexual del trabajo y persistencia de patrones tecnológicos en Brasil ». In Lara Sara M. (ed).
- CONAPO (1990). *Sistema automatizado de información sobre la marginalización en México*. México. Consejo Nacional de Población.
- Friedland W. H. (1994). « The global fresh fruit and vegetable system : an industrial organization analysis ». In Philippe McMichael (ed) *The global restructurings of agro-food systems*. Ithaca and London. Cornell University Press.

- Gomez S., Echenique J. (1988). *La agricultura chilena. las dos caras de la modernización*. Santiago de Chile. FLACSO-Agraria.
- Hirata H. (1988). *Processos de modernização a mulher na produção industrial*. Rio de Janeiro. ANPOCS.
- Kergoat, D. (1984). « Plaidoyer pour une sociologie des rapports sociaux ». In *Le sexe du travail*. Grenoble. PUG.
- Lara S. M. (1992). « Efectos de la flexibilidad en el mercado de trabajo rural ». *Trabajo*, n° 9. México.
- (1993). « Le conditionnement des produits maraichers dans l'état de Sinaloa. Ou comment à travers solidarités et conflits se construit une qualification ». In *Cahiers du Gedisst*, n° 7.
- (1995). (Ed) *Jornaleras, temporeras y bóias frias : el rostro femenino del mercado de trabajo rural en América Latina*. Caracas. UNRISD-ONU/Nueva Sociedad.
- (1997). *Flexibilidad productiva y relaciones de género en el mercado de trabajo rural*. Thèse. Faculté des Sciences Politiques et Sociales. Mexico. UNAM.
- Lara S. M., Becerril O. (1995). « Reestructuración productiva y mercado de trabajo rural : el caso de la floricultura de exportación en el estado de México ». In de Grammont Hubert C (ed) *Globalización, deterioro ambiental y reorganización social en el campo*. México. Juan Pablos Ed./IIS-UNAM.
- Moraes M. (1995). « Mujeres bóias frias : el difícil arte de vivir en Brasil ». In Lara Sara M. (ed).
- Suarez B. (1995). « Las manos más hábiles de los empaques: el aguacate y el mango en Michoacán ». In Lara Sara M. (ed).
- Valdés X (1995). « Cambios en la división sexual del trabajo y en las relaciones sociales de género entre la hacienda y la empresa exportadora ». In Lara Sara M. (ed).
- Venegas S. (1995). « Las temporeras de la fruta en Chile ». In Lara Sara M. (ed).

## Les logiques d'un refus. Les femmes rurales africaines et les politiques d'ajustement structurel

Jeanne Bisilliat

### Résumé

Après une présentation générale des conséquences que les Politiques d'ajustement structurel (PAS) exercent sur les relations de genre et spécifiquement sur les femmes rurales africaines, l'auteur s'efforce de montrer les mécanismes qui, au sein de l'organisation de la Banque mondiale mais aussi de l'Union européenne facilitent la non prise en compte des relations de genre dans les politiques macroéconomiques.

Les programmes d'ajustement structurel (PAS), imposés par le Fonds monétaire international et la Banque mondiale à la majorité des pays du Tiers-Monde en crise, ont fait l'objet de nombreuses études et évaluations. C'est l'UNICEF qui fut la première à dénoncer, internationalement, l'inégalité de leurs conséquences sur les femmes (UNICEF 1986). Des études de cas, portant sur l'Afrique Subsaharienne plus durement touchée par les crises, ont parallèlement démontré l'importance des relations de genre dans les politiques économiques, particulièrement les PAS. Ces recherches sont massivement le fait de chercheuses anglophones du Nord et des pays anglophones africains ; les Françaises, à la différence des Canadiennes francophones, se sont peu intéressées à cette thématique. Les économistes féministes ont mis en évidence que les politiques macroéconomiques ne